

# AMÉRIQUE FRANÇAISE

*Revue de création et de recherches littéraires*

DIRECTRICE : ANDRÉE MAILLET

---

## SOMMAIRE

ANDRÉE MAILLET . . . Le paradigme de l'idole

ALMA DE CHANTAL . . . . . Nos fables

ALAIN HORIC . . . . . Libre demeure

ALPHONSE GAGNON . . . . Une lune de trop

**BEAUCHEMIN**  
éditeur et libraire

273-5181  
450, ave Beaumont  
Montréal

**BURTON**  
libraire

UN. 6-8771  
1004 ouest, rue Sainte-Catherine,  
Montréal

**DÉOM**  
éditeur et libraire

VI. 5-2320  
1247, rue Saint-Denis,  
Montréal

**La Librairie Dussault Ltée**

LA. 6-3795  
6315, rue Lafontaine,  
Montréal

**FLAMMARION**  
éditeur et libraire

UN. 6-6381  
1243, Université,  
Montréal

**FOMAC LIMITÉE**  
représentation et diffusion  
de langue française

UN. 6-7764  
1029, Côte du Beaver Hall,  
Montréal

**P.-A. MÉNARD**  
libraire

861-5621  
222 est, rue Sainte-Catherine,  
Montréal

**La Librairie Universelle Inc.**

UN. 6-7764  
5165, Côte-des-Neiges,  
Montréal

SOUTIENNENT LES AUTEURS CANADIENS

-162  
P3

# AMERIQUE FRANÇAISE

---

REVUE TRIMESTRIELLE

DIRECTRICE : ANDRÉE MAILLET

CONSEILLER LITTÉRAIRE : L. HAMLYN HOBDEN

28, avenue Arlington, Westmount, Montréal, Canada

## SOMMAIRE

<i>Le paradigme de l'idole</i> . . . . .	Andrée Maillet	3
<i>Nos fables</i> . . . . .	Alma de Chantal	15
<i>Libre demeure</i> . . . . .	Alain Horic	17
<i>Une lune de trop</i> . . . . .	Alphonse Gagnon	18

---

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit.

Tous droits réservés par l'éditeur

Abonnement pour quatre numéros: \$2.00.

---



## LE PARADIGME DE L'IDOLE

*à la mémoire de Marilyn Monroe*

**J'**EVOLUE lentement au milieu de la salle aux lambris d'or, aux miroirs, aux lustres de cristal de Bohème.

L'orchestre des musiciens masqués se cache derrière un paravent de Coromandel et joue pour moi toute seule un blues de Duke Ellington et je danse un twist lent, traînant et triste.

La brise d'hiver s'engouffre par la croisée grande ouverte en semant des flocons de neige.

Il neige au dehors, il neige sur le bal dans l'or de la lumière et dessus ma robe diaphane.

Je ne vais pas ordinairement aux séances de la *Humanist Association*; c'est beaucoup trop sérieux, ce n'est pas un endroit où l'on fait voir ses jambes, où il importe fort d'être coiffée.

Je ne vais pas à la basilique, ni au Marché Bonsecours, ce musée, ni au Musée; je vais danser.

(Peu importe le rythme: je danse et chante selon le mien).

Mon cavalier de l'heure n'a pas d'intuition; celui d'hier avait des yeux profonds; celui d'avant-hier des boutons sur le front; celui d'il y a quatre nuits une fossette dans la joue.

Demain j'embrasserai le rouquin de ma vie; après-demain le blond aux yeux pers; après-après-demain le garçon de table

qui a des favoris et dans quatre nuits d'ici, mon grand amour viendra. Il dansera le rock avec moi et ne me touchera pas, même pas du doigt.

L'an passé j'ai séduit un moine; j'ai séduit deux moines et une nonne pour me faire la main.

J'ai fait mon lit avec des plumes pour y coucher tous les passants.

Lady Macbeth apparaît — quels appas! quel apparât! — dans mes rêves: je dis cela pour compléter mon portrait.

De pied en cape, je suis un assez beau démon. J'aime vivre. On m'appelle Zénaïda ou n'importe quoi. On fait tout ce qu'on veut de moi si je veux. Je veux toujours.

J'existe pourtant .....

\* \* \*

TU entendais les autres s'écrier: « Tuidieu! Qu'elle a de beaux restes! » et tu pensais que dans x années on parlerait ainsi de toi. Alors tu deviens morne et tu contemples tes genoux. « Vois », dis-tu, « combien ronds ils sont ». Alors, tu découvres un sein et tu penses. Il ne faut pas et il faut bien, il faut que tu penses à cela parce qu'au fond tout dépend de ces choses appelées beauté, charme, jeunesse et attirance et rien ne tient à côté, pas même la métaphysique.

Rien ne tient tête à la beauté (ni la physique ou la musique), vue de Sirius elle éblouit.

Tu sais que tant que tu es jeune et belle, tu peux, comme par miracle ou par accident, arrêter le progrès, la terreur, le temps, la terre et soumettre des millions d'hommes, de femmes et d'enfants d'un seul geste. Alors, si tu es jeune et belle, il faut traverser l'écran de papier qui te sépare de la gloire ou du bonheur, de la puissance ou de l'argent.

Fais-toi regarder car tu en as l'âge et selon ton astre tu auras un esclave ou deux, ou cent, ou plusieurs dizaines de millions.

Mais, si tu n'es plus cependant aussi belle ni plus aussi jeune, et que tu n'as pas encore marqué soit un être, soit une foule, soit des peuples entiers, cache-toi quelque part et bois le poison insidieux des reproches qu'on se fait à soi-même pour n'avoir pas servi.

D'autre part, si tu as bien usé du temps et de ton corps, tu ressembles au soleil de quatre heures; tu t'étires, lionne lumineuse et dorée, ta vie s'écoule en larmes d'or sur champs de gueule, tous les jardins ont été plantés pour toi, une fleur, une rue, un entrêmet, un chat, un enfant portent ton nom. Ou, simplement, une bouche tendre le redit souvent.

\* \* \*

**E**LLE n'a pas raison d'avoir peur de la mort: la peur fait venir la mort plus vite.

Elle n'a pas raison d'avoir des remords: les remords font vieillir.

Elle a tort d'avoir eu raison toujours: la raison dessèche quand on n'a qu'elle.

Et, certainement, elle est à blâmer d'avoir tué son père, défiguré sa mère, affamé ses frères et ses soeurs, trahi toute sa nation; mais, *qui n'en a pas fait autant?*

Elle laissera sortir ses enfants de leurs cages car ils ne s'y peuvent plus tenir debout.

Il faudra qu'à ceux qui l'aiment trop elle rende la liberté car elle ne fait pas autre chose que le mal; elle est née pour cela.

Elle aura bien raison de donner la parole à la multitude contenue depuis des siècles en elle et au secret, même si le monde s'effondre sous ce poids, *car elle, après tout, et non le monde, est immortelle.*

\* \* \*

**N**OUS haïssons ce que nous adorons, nous aimons ce qui nous fait détester. Nous sommes rentables, nous sommes impécunieux.

Nous prenons grand soin de nous afin de nous mieux détruire.

Nous nous multiplions pour nous soustraire à nos obligations premières; nous sommes lâches et valeureux.

Nous pensons plus qu'il n'est utile. Nous affectons l'ignorance par instinct de conservation.

Nous voudrions être capable de regarder en nous-mêmes, mais l'arme tranchante que nous dirigeons contre notre ventre nous tombe des mains.

Nous vivons plusieurs degrés au-dessus des autres.

Les autres sont; quelle injustice!

Nous comprenons tout par intuition, tout est appréhendé par notre puissante logique, nous sommes les plus sensibles, nous avons seuls des droits.

Nos paroles disent exactement le contraire de ce que nous savons être vrai parce que la vérité restreint.

Nous vivons ensemble par une sorte de fraude car nous cherchons tous à tirer un peu plus de vie à soi; et nous tâchons de prendre un peu plus d'air, un peu plus de lumière, un peu plus de chaleur qu'il ne nous faut; personne n'en doit prendre plus que nous.

Personne n'a de besoins qui se comparent aux nôtres. Nous avons mal de ne pas tout posséder. De plus, il faut l'avouer, *nos vertus nous écoeurent et nous n'envions aucune femme plus qu'Hélène ou Dalila.*

Par ailleurs, il nous arrive d'être bonnes quand nous n'avons rien de mieux à faire.

Nous allons en paires, nous sommes doubles, interchangeables, extensibles, nous arrivons à faire le mal et le bien des deux mains.

VOUS voyez un autre personnage dans votre glace; on ne vous voit pas telle que vous êtes.

Vous vous constatez.

Vous restez trop souvent seule et trop longtemps seule avec l'image. Tellement, que perdue dans l'île et yeux fermés, vos gestes sont faits à l'envers et sans cause.

*Vous ressemblerez quelquefois, plus tard, quelquefois, à vos cauchemars.*

Votre âme se débat dans ses voiles de nuit, elle réclame en silence derrière ses masques macabres et vous n'y attachez aucune créance bien qu'elle vous crie votre vérité profonde et vous honore de sa haute protection.

Ne la cherchez pas dans le reflet de vos yeux miroitants, car, le jour, votre âme dort, assommée par vos instincts criards.

Comprenez pourquoi tel aïeul a nommé psychée ce grand miroir oval. Déchiffrez les énigmes si vous le pouvez *mais laissez-moi dans l'ignorance parce que si j'avais tout compris je ne chercherais plus rien et mon coeur s'arrêterait de battre.*

Revenons à vous.

Vous passez la tête de face et vous voilà fixée sur l'écu pour toujours.

Percé d'une flèche votre coeur bat quand même sous la calotte terrestre.

Souffle igné, verbe volant, vous créez de la cendre et des échos et l'on referme en vain les bras sur vous.

*Jeunesse éperdue, quand le soleil a fondu la cire de tes ailes tu te fracasses contre la crête d'une vague coupante et tu renais dans l'orque.*

Epancre les rêves, les souvenirs, les mirages et les doubles images, voilà quel est votre rôle et notre bateau chavire à cause de vous car nous sommes éblouis.

Vous n'êtes pas l'objet de nos malédictions: nous ne saurions subsister sans vous. Or, vous en tirez orgueil: ne nous écrasez pas!

Les idoles ont-elles aussi plusieurs âmes? et se révèlent-elles aussi durant le sommeil? Je crois que l'idole n'a qu'une âme élémentaire mais immense, à fleur d'esprit, et c'est ce qui donne à l'idole sa transparence magique et fragile.

*Âme, si vous parvenez à coller au texte, — ce corps qu'après tout, seul, on voit, — s'il n'y demeure cette mésentente causée par le vide, un espace entre vous et lui, un no man's land encore innommé, si vous épousez votre écorce combien l'être serait rigide et compacte et opaque et obtus, massif, dense, peut-être innamovible, plus ou moins statique, difficile d'accès, dénué peu à peu de ses sens et (qui sait?) réduit complètement quant à ses possibilités d'avenir.*

Vous êtes double et divisée. Retournant contre vous-même vos fers, votre feu, vos concepts, vous vous mettez en morceaux.

Et puis vous vous rassemblez de peine et de courage. Vous ne vous méprisez point et vous êtes transpercée de douleurs.

Et là où se joignent harmonieusement vos pièces, l'allégresse résonne et remplit l'univers.

C'est alors la voix de Dieu que vous entendez, que tous entendent et accompagnent de soupirs contents.

\* \* \*

LES pensées tiennent entre leurs doigts les fils de l'existence. Elles les coupent avec leurs dents. Elles se lissent les plumes. Elles se font les griffes sur le cœur des gens. Elles tirent de nouveaux fils de leur intime substance.

Elles ne choisissent pas leur proie.

Elles ne veulent rien savoir et pleuvent au hasard des bons et des méchants esprits. Elles n'ont d'appétits, de volonté ni de pouvoir par elles-mêmes.

Elles ne naissent ni ne meurent mais elles existent à l'écart du réel et s'incarnent accidentellement.

Seul un rituel qui les conjure peut leur donner force et grâce.

Les désirs peuvent tout contrairement aux pensées. Ils vont par bonds. Ils ont tout découvert. Oui, mais peut-être par l'impulsion reçue d'une pensée des plus secrètes.

Les désirs ont laissé des ruines dont on reconnaît l'audace grâce aux vestiges de leur magnifique appareil. Ils nous ont fait grandir, ils ont donné tous les éléments aux hommes. Ils péris-

sent d'inanition lorsqu'on ne les nourrit point d'actes. Ils sont la plus grande force de la vie terrestre et sidérale et en même temps la plus précaire.

Les pensées filles de l'âme et les désirs fils du corps se partagent également le genre humain: essence, richesses, matière impalpable dissimulées par l'apparente matière, les instincts à fleur de peau plongeant leurs racines dans nos merveilleux abîmes.

Les hommes sont doubles, mais sans doute triples et même incalculables et même incommensurables; ils s'effritent, ils se cassent, ils se décomposent et se réjouvènèrent dans une exubérance vitale qui atteindra bientôt la Chevelure de Bérénice. Ils iront encore infiniment plus loin, bien que luttant contre leurs divisions internes, contre les scissions éternelles de leur propre personne, car ils tâchent à se tenir d'une seule pièce face à l'Univers scindé en d'innombrables parcelles, l'Univers muet, sacré, plus cohérent que l'Homme et plus simple.

Les hommes, vraiment, font bien pitié. Ils ne s'achèvent jamais. Le saint se leurre, le héros se prodigue, le sauveur fait faillite.

S'il existe une seule catégorie d'être pleinement satisfaits et ayant atteint leur finalité, cette catégorie est celle des déesses mortelles. Personne ne peut aller plus haut que la Beauté dans son total, fugace et périlleux éclat.

Elles sont enfin d'âme et de corps une suprême réussite; même temporaire, leur perfection donne lieu de croire à la perfection.

Quand elles déclinent, quand elles s'abîment enfin dans l'impure atmosphère de nos mondes, elles cessent déjà d'être ce qu'elles sont, et d'autres, pareilles à ce qu'elles étaient, s'élèvent et poursuivent la parabole.

Nous sommes idolâtres et nous baisons l'empaigne de leur sandale.

Leur nom bouleverse les continents.

Nous les remercions d'être complexes et de prendre l'aspect dont nous aimons parer nos âmes.

Nous croyons posséder celle qui nous subjugue.

Elles ne sont pas tant elles-mêmes que des centaines de milliers de personnes.

N'ont-elles pas nos amours, nos consentements, nos ires, nos haines, nos folies? Ne sont-elles pas soulevées par nos pareils ouragans occultes et n'ont-elles pas nos bouches, voraces ou bien passives, nos pieds volants, rapides ou alanguis?

Et quand nous les trouvons assez gavées nous prions qu'elles vieillissent vite, qu'elles perdent tout, qu'elles souffrent de cette torture d'en voir d'autres les supplanter. Leur désastre nous repaît et nous venge.

\* \* \*

**J**E me parle à haute et intelligible voix, à moi toute nue, ma seule et digne confidente. Je marche dans le plus mirifique

sillage: le mien. Je suis perpétuellement vierge et désirable. Je me donne à tous et à personne. Je suis le plus ancien des Mythes. Je séjourne dans l'abdomen d'une bête marine dont je dévore le cœur et le foie.

Je chasse l'ennemi du territoire national.

Je fais mine d'écraser la tête d'un serpent que j'aime puisqu'il m'a donné la raison. Il m'a donné raison. En vérité nous resterons jusqu'à la fin des temps les alliés les plus loyaux.

J'assassine un tyran.

Je suis ravie, violée, mise au secret, abandonnée, dépouillée de mes bijoux par des rêtres, endormie par un philtre, éveillée par un esclave qui se croit un prince.

Je suis bénie entre toutes les femmes et j'accouche d'un Dieu.

Et, bénie une fois de plus par les femmes, je suis catapultée dans la lune, après avoir subi des épreuves que les hommes les plus forts ne peuvent soutenir.

On m'a sacrifiée au Soleil des millions de fois. Je vau quatre chameaux. Je meurs d'amour. L'amour des foules m'accable et me tue. Je relève le triste pêcheur et j'en fais un grand saint. Je rétablis la papauté, l'autocratie, je soulève les opprimés, je réprime la rébellion. Mon lait nourrit tous les grands hommes de la terre. Je suis fécondée par les Titans. Je suis la mère, la mer, la montagne et la vie.

Je suis la terre, la mort, l'Innommable, la nature qu' imagine éternelle un poète, la création, les créatures, la beauté.

Le bien, le mal, quand vient leur cycle, m'investissent et me transforment.

Je suis femme, fille, femelle, chimère.

Je deviens tous les rôles que l'on me donne à jouer; je ne suis, dirait-on, rien par moi-même; je n'ai jamais rien à moi.

Je me demande pourquoi on a la conviction naïve de m'inventer sans cesse; je n'ai pas de repos.

À les croire, je ne suis qu'un moyen, un objet, un critère, un sujet, un exemple.

Il n'est de forêt si noire qui puisse m'abriter.

On me prend tout. Les parasites me déchiquètent.

Jaunes, rouges, bleu de nuit, mes cheveux se délovent afin de préserver ma tête et lancent dans toutes les directions leurs langues frémissantes et fourchues.

Ne vivrai-je qu'en inspirant terreur?

Si je ne suis vraiment pas formidable, tout me délaissera et je disparaîtrai.

Je m'aime, je m'aime, je t'aime, je l'aime, je vous aime, oui, je vous aime, oui, oui, je les aime frits ou à la coque.

ANDRÉE MAILLET

(à suivre)

## NOS FABLES

Qui est venu  
danser la farandole  
au fier pillage  
de nos fables

Et qui a vu  
les masques fous  
rire couteaux aigus  
à s'en couper la gorge

Pour qui ce dû  
les villes flambent dans nos yeux  
et des enfants  
soudain vieillissent dans la lune

Or bien repue  
seule demeure  
la triste odeur  
d'un petit monde dérisoire

ALMA DE CHANTAL

## VENDREDI SAINT

Les os du jour  
Percent la peau  
De nos espoirs

Jaillit un filet d'eau  
Ombé de sang

La vie épouse enfin la mort

ALMA DE CHANTAL

## LIBRE DEMEURE

voici les blés levés de nos désirs  
voici les pains cuits de nos corps

calme démarche vers les nids de joie  
les joues roses d'érable les baisers tendres

marche résolue vers les vergers rieurs  
les cidres d'amour les filles framboisiers timides

avance paisible vers les bras ensoleillés de sourires  
robuste jeunesse des sèves les gaies miels du bonheur

s'achemine vers les sols habitables  
les arbres réjouis les séjours de douceur

enfin heureuse demeure ardemment conquise  
enfin tenace bonheur de vivre

ALAIN HORIC

## UNE LUNE DE TROP

(fragment)

L'oiseau d'argent vrombit; on décolle.

Ce démarrage avec Air France, sur le Montréal-Paris, c'est le premier pas de mon Tour du monde.

J'ai, pour y noter mes impressions, un blanc cahier. Ce sera mon album à papillons exotiques.

Ces papillons, ce n'est pas moi qui les choisirai. Non c'est toi lectrice, lecteur, dont je pressentirai les curiosités, le temps venu. Oui, même les plus indiscrètes:

— Comment les chinoises font-elles ... la cuisine?

— Les siamoises sont-elles vraiment les plus jolies filles du monde?

Moi, avec mon sérieux incurable, dit-on, je serais mauvais juge.

La chasse est ouverte! Que sonne le cor! Que s'amènent les papillons, ma meute et mes épingles brûlent d'impatience.

A Rome, si je vois un kiosque Coca-Cola sur le toit de la basilique de St-Pierre — et je l'y verrai —, alors: « Papillon! » Je pique.

A Calcutta, si j'aperçois une fabrique de lunettes; stock, outillage et main-d'œuvre, opérant dans un local de 27 pieds

cubes — voulez-vous parier? —, alors: « Papillon! » Je pique. En plein Tokyo, si je découvre une Martine Carol, éventail de plumes d'autruches à la main, exécutant moult strip-tease: « Papillon! » Je pique... pas les fesses de Martine, bien sûr.

Mais, sois sans crainte, lecteur, mes notes ne s'inspireront pas des Guides Bleus et ne feront pas double emploi avec eux.

A Ronceveaux, s'il avait noté, Roland, au lieu de ferrailer, on saurait au juste ce qui s'y est passé.

Sans note on oublie tout: « Quel océan était-ce? » se demande-t-on. Car les océans, Pacifique ou turbulents, se ressemblent. De cette escapade, je conserverai en filières, chemise 43 bis, des souvenirs circonstanciés.

Les journaux, eux, ils l'oublieront fatalement cette planète que j'ai contournée, car ils n'ont d'yeux et de frontispices que pour Mars, Vénus, B.B. — pour Beastra-Blanca — et Luna, mais moi, mes notes me le rappelleront toujours ce nom exotique: « La Terre. » Parcourant ces notes je verrai se ranimer temples et monuments. Ma chemise 43 bis ressuscitera même la Mer Morte.

Il serait logique de commencer ces « tours » par le bout du monde, mais ce bout, l'intersection équateur-premier méridien, gît en plein Atlantique et on n'y trouve ni piste d'envol, ni même de feux rouges. Chacun commence donc à sa guise: comme pour les carroussels des fêtes foraines, où le premier cheval de bois fait l'affaire. J'optai pour la chevaleresque Air France, un immense corps sans âme dont les tentacules — Saïgon-Paris, quelle tentacule —, sont habitées du fluide limpide de la plus

exaspérante incohérence administrative. Mais les avions tombent rarement, c'est l'essentiel!

Notre terre! Insignifiante boule de poussière, jumelle de myriades d'autres, allait donc accaparer 63 de mes précieuses journées, 9 semaines ou deux lunes et  $\frac{1}{4}$ , si vous préférez le système métrique.

Qu'allaient être ces neuf semaines?

Mon expérience des voyages, quoique limitée, m'interdit d'imaginer les cités terrestres comme des châteaux en Espagne, dorés sur tranche.

« Où sont-ils donc tous ces pays de Carnaval? » interroge une chansonnette désabusée. Depuis longtemps j'ai perdu la foi, l'espérance et même la charité quant aux paradis mirobolants des agences de voyage.

Des paradis, j'en ai vu plusieurs: Les Iles Bahamas plates et incultes, les Bermudes sans terre et sans eau — douce —, la Floride-marécage-à-serpents et même la perle des Antilles, la Martinique, un bled si déprimant que l'état français double le traitement des héroïques fonctionnaires qui s'y exilent.

— « Accusé, choisissez! Trois ans de bagne ou deux ans de Martinique. » Que n'y a-t-il de place aux bagnes! Pour sûr, les agences y expédieraient les touristes. Cela ferait des paradis de plus; lavés, nourris, logés; plan américain.

Rien de plus commun, rien de plus ordinaire qu'un tour du monde: chaque jour, par volées, les réactés encerclent la planète « Pan-Am., B.O.A.C., Air France, soucoupes volantes,

Trans-Canada ... Le ciel en est plein. Chaque passager s'en va confronter son petit savoir théorique des pays et des peuples avec les pays et les peuples concrets en rocs et en os. Affrontements fugitifs, mais irremplaçables comme l'expérience l'est toujours. Bergson n'a-t-il pas découvert, officiellement du moins, qu'une minute d'expérience sensible peut ébranler vingt ans de savoir livresque?

Mon caprice, les dés en sont jetés, jugera cités, races, monuments et civilisations. Impressions capricieuses! Caprice! arbitre souverain du comportement humain, nul n'est moins arbitraire que toi. Les femmes le savent: S'agit-il d'une décision capitale, comme le choix d'une robe, elles s'en remettent au seul caprice. Khrouchtchev agit de même en politique, mais il est la noble exception. En neuf semaines je jugerai le monde, mais uniquement parce que des yeux ouverts ne peuvent pas ne pas voir.

Nos cerveaux sont des balances qui, automatiquement, indiquent les poids. Le cœur a ses coups de foudre irraisonnables et l'intelligence, elle, a ses jugements irraisonnés. Jugements spontanés, capricieux, irrépessibles. Chacun juge de tout et de toutes, à droite et à gauche, à tort et à travers. Chacun prétend suspendre son jugement mais je n'en n'ai vu sur nuls murs de suspendus sur aucun mur.

Voyager, c'est présenter au monde le miroir coloré et déformé de sa personnalité, à soi, pour y observer ensuite des images fantaisistes. Etre objectif et réaliste, c'est savoir qu'on navigue en pleine fantaisie. Les rêveurs, les subjectifs, eux, croient naviguer en eau ferme.

L'Atlantique — que de sel! — n'ayant produit sur moi aucune impression vive, nous passerons tout de suite à Paris, sans évoquer ni Colomb, ni Lindberg, ni même le Titanic. Paris!...

## PARIS

Louvre, Sainte-Chapelle, Jeu de Paume, Salle Pleyel, Opéra... Beau programme, eh? La Joconde devait m'y accompagner. Peut-on, sans monitrice absorber tant de culture, par les cinq sens à la fois? Mais la Joconde est allée visiter New York. Voir sans Mona Lisa ces temples de la culture, pas question. Je m'accommoderai donc, à regrets, du Casino de Paris, du Lido et de Pigalle. Et je tuerai les heures ensoleillées en arpentant les boulevards.

Jeune, lors d'un premier séjour, d'un an, à Paris — 1939 — le monde n'était, pour moi qu'une grande mécanique à reconstruire, à améliorer, à perfectionner. J'étais trop surmené par ces nobles visées pour admirer ou cueillir les beautés qui font s'extasier chacun: Seine, Opéra, parcs, Boulevards, Arc de Triomphe, flèches de Notre-Dame... Si j'en cueillais une, par accident, c'était pour l'améliorer mentalement. La Seine vaseuse et dégoûtante:

« Ne pourrait-on la filtrer? Tous les mêmes, ces fleuves d'Europe, ces ruisseaux, ces poubelles infectes, lave-culs de cent cités. La Sorbonne: un temple d'anarchie hanté de professeurs bizarres, pensant tout haut dans les corridors, chacun pour soi, individualistes et ésotériques tels les sophistes ombrageux des rues d'Athènes. »

Mais laissons 1939. En 1962, je suis devenu Epicure lui-même: esthète, velleitaire, sybarite et gourmet. Finie la critique, je cueille. Je me prélassai donc, *pedibus cum jambis*, six heures par jour en moyenne, pour éprouver la volupté et les douceurs de ce Paris-paradis.

Je flottai tel une épave sur les trottoirs. Les molles fleurs d'automne, au poste sur leurs tiges, m'avaient attendu. Les jardins, ceux des Tuileries en particulier offraient encore leurs savants parterres, leurs plates-bandes mi-géométrie, mi-mosaïque. Nul n'a à ce point contraint et domestiqué la fleur que le jardinier français, héritier de Le Nôtre. La fleur a perdu ici toute individualité pour se fondre dans l'équipe. La plate-bande et les effets d'ensemble l'absorbent, la socialisent. En Angleterre, on laisse la fleur en liberté. Les rigueurs c'est à l'administration d'Oxford — d'Eton aussi — et de B.O.A.C. qu'on les réserve.

Je pratiquai donc à Paris l'admiration systématique. J'étais Pétrone butinant des subtilités. Je poussai même l'héroïsme jusqu'à visiter, non moins systématiquement, certains temples de la haute cuisine. Ces laboratoires, que dis-je! ces sanctuaires où fourmille une domesticité excessive; someliers ventrus, grands-prêtres-cuisiniers, menaçants, triturant les viandes, faisant frire les beurres, proliférer les fromages, « concoctionnant » d'immondes sauces, torturant les foies des ventromanes, quoi! et s'évertuant à délecter les palais dépravés du gastronome.

Pour atténuer mon supplice, j'eus la chance de m'adjoindre Inez, une compagne jeune, sorbonnarde, intelligente et jolie dont les propos savants et primesautiers distrairaient ma con-

science diététique. Est-ce croyable? Je ne parvins pas à apprécier vraiment, un seul repas en ces quelques jours à Paris. Mes goûts sont-ils trop simples? Je conçois mal que même l'art du meilleur cuisinier au monde puisse améliorer un bon bifteck, une tranche de pain français couvert de beurre frais, une pomme de terre bouillie à point, et non noyée, le tout arrosé d'eau limpide. On a tort de qualifier n'importe quelle eau de potable. Si les français avaient connu l'eau potable, ils n'eussent pas inventé le champagne, cet ersatz.

Restaient les joies des yeux. Je suggérai le Casino à ma « sorbonnarde ». Elle fit la moue. La Casino, ça va pour le populo mais une intellectuelle ...: J'irai seul, mais venez voir les deux derniers films de Vadim qu'honnira la censure montréalaise. Autre moue. Vadim! était-ce bien là du cinéma?

— « Prenons le "night tour"; quatre boîtes, dont le Lido. »

— « Le Lido c'est un truc pour américain, je n'y mets pas les pieds. » Ces sorbonnardes!

— « Puisque vous avez le bec si fin, proposez vous-même. »

Elle propose un drame russe analytico-psychiatrique, où un loyal amant se suicide plutôt que de survivre à son infamie: car, l'espace d'un instant, il avait désiré certaine dame. C'était excellent.

— Ces sorbonnardes!

Elle proposa aussi un spectacle-nu de Nicolas Bataille:

— « Ce sera intelligent, m'assure-t-elle. »

Le titre: « Erotisme 1962. » Elle avait raison, Inez, le spectacle, quoique sans voiles, était de choix; Incommensurable avec le vulgaire *strip-tease*. Chaque numéro symbolise, évoque la jeunesse contemporaine. Le nu d'ordinaire se contente du nu, pratiqué par de jolis corps sans âme. Mais ici ce sont de véritables danseuses, d'authentiques artistes. Dans le genre, même au Japon, je ne verrai rien de mieux.

Et c'est ainsi que les sorbonnards délaissent leurs études pour la fréquentation de milieux para-philosophiques.

## LE HUITIÈME ART. — PARIS —

Le nu a envahi depuis peu toutes les scènes du monde. Paris s'esquinte sur les commandes des quatre coins de l'univers, qui réclame des vedettes qualifiées en ce nouvel art. Le Japon et Las Vegas, gros clients, accaparent les talents. A Paris même, nombreuses sont les spécialistes, mais il faut un pont d'or pour décider la française à s'expatrier à l'âge du mariage. Un engagement à Las Vegas dure 3 ans ou davantage. Chorus \$195.00 par semaine, et plus si l'on opère en solo. Même à Paris on s'arrache les plus jolis corps. Le Crasy Horse des Champs Elysés est coq et l'emporte sur le Lido. Les metteurs en scène se triturent la cervelle pour imaginer de l'inédit. Et puisque les exécutantes refusent d'aller plus loin, et de dépouiller, aussi, l'épiderme, c'est donc aux ressources de l'art avec un grand « A » qu'il faut recourir.

C'est la naissance laborieuse de ce que j'appellerai le huitième art. Cet art a subi, à notre époque, trois transformations.

D'abord, les Folies Bergères d'avant-guerre le rendirent fashionable en disposant sur sa scène, derrière le chœur des danseuses, une ou deux douzaines de fort jolies filles, sottes et maladroitement, qui parvenaient tout au plus à marcher correctement. C'étaient des « fonds de scène » mal payées.

« The Great Ziegfeld » à New York avait déjà lancé la mode des « fonds de scène » sur ses plateaux. Il les faisait bronzer l'été au Lac Edouard, près de Chicoutimi, où le soleil est doux, quand soleil il y a. Il les entraînait à marcher, suprême élégance, une pomme sur la tête, sans que le pas glissé de la marcheuse ne fasse choir le fruit. Ziegfeld disparut, les pommes manquèrent-elles? Les nymphes bronzées disparurent, à leur tour, des plateaux newyorkais. Les bains de champagne également.

De leur côté, les parisiens se lassèrent vite de ces banalités et les Folies Bergères devinrent le rendez-vous des provinciaux, des touristes et des curés de campagne. Après la dernière guerre, les français découvrirent, tout d'une ration, le Coca-Cola, le strip-tease américain authentique et même le lait. Ce fut la rage du strip-tease à St-Germain-des-Prés, partout.

L'ère des « dona-immobiles » était révolue. Les strip-teaseuses de talent obtinrent bientôt de meilleurs cachets que les danseuses chevronnées. D'où jalousie. Peu à peu ces dernières, l'ambition aidant, négligèrent de renouveler leurs garde-robes. L'art et l'expérience de la scène les firent vite détroner les initiatrices du 8ième art, elles-mêmes serviles imitatrices du strip-tease américain. Elles, elles n'étaient ni des « fonds de scène » immobiles, ni des épilucheuses, ni des effeuilleuses pour

spectateurs masculins. Elles ne se déshabillaient pas en scène, ce qui est probablement immoral, elles y entraient préalablement déshabillées.

Si « Les trois grâces » de Rubens ont exercé des siècles de séduction, malgré leur poids et leur immobilité, il n'y a pas de raison pour que la vogue de ces jouvencelles-ci, ailées et mobiles, cesse de sitôt.

D'autant plus, qu'avec le marché commun, la France doit exporter. Songez-y: dans cette industrie la matière première est indéfiniment récupérée. Les regards, même insistants, n'usent pas les précieux épidermes, générateurs de devises étrangères. La Suisse exportera ses montres, l'Allemagne sa ferraille, la Hollande ses fromages, la Belgique ses navets et la France ses Eves talentueuses.

C'est ainsi que poussant toujours plus loin les conquêtes de l'art, la France de de Gaulle, lui-même noble continuateur de l'œuvre des Colbert et des Poincaré, sait se tailler une province dans les vierges contrées de l'économie moderne.

## LINE AU CASINO — PARIS —

Après « Erotisme 1962 » je vais voir, seul hélas, la grande revue du Casino de Paris, intitulée « Plaisirs » avec comme vedette Line Renaud.

Les grands spectacles du Casino durent des années, comme ceux des Folies Bergères. Ce sera donc là, vraisemblablement, le chant du cygne de Line. Ce spectacle chevauchera le cré-

puscule de sa deuxième jeunesse et sur l'aurore de sa première vieillesse. Sous ses fards et les réflecteurs, Line est pimpante. On l'a attifée d'un maillot sensationnel, super-abrégé, très Folies Bergères. Un maillot échancré sur les hanches jusqu'au dessus de la ceinture, pailleté, scintillant et enjolivé d'une immense queue de plumes d'autruches, roses et bleues, haut-retroussée. Un oiseau de paradis! Une création!

Le haut du maillot compte tenu de l'âge de madame, a posé certains problèmes aux ingénieurs-couturiers. Supporter et contenir les masses relève du génie, n'est-ce pas? Avec un maillot sans dos, qui plonge à la naissance même de la vallée médiane, il ne peut être question de soutien-gorge serré et attaché dans le dos. Les ingénieurs ont donc opté pour la solution « pont suspendu » et ce-qu'il-y-a-à-supporter, l'est, par-dessous, dans de menus récipients sphérico-cylindriques ouverts du haut. Cette solution présente un inconvénient:

Rien n'empêche les masses — Line en a deux — de s'échapper vers le haut, comme un champagne débordant d'une coupe. Rien, sauf la force de gravité et les ingénieurs n'ont pas imaginé que Mme Renaud fusse coquine au point de déjouer la « gravité » et d'enfreindre la morale. Mais ces ingénieurs, ignorants des méandres de l'âme féminine, ont-ils posé le problème dans l'optique convenable?

Cette optique la voici: Line est une vedette internationale qui a obtenu comme chanteuse, honneurs, succès, cachets. Elle a chanté même à Buenos-Aires. Partout. Elle est blasée sur son talent vocal et de nouvelles palmes, au Casino de Paris en particulier, ne lui importent guère. Que connaissent à l'art sublime

de la chansonnette les habitués du Casino? Edith Piaf chante-t-elle seulement au Casino? C'est d'anatomie qu'on est ici féru:

« Des succès anatomiques, pense-t-elle, à mon âge, sur une scène remplie de danseuses jeunes et nues, devant un public connaisseur, seraient l'apothéose, tout simplement. Monsieur Line Renaud, lui-même, serait forcé d'en convenir. » Pour cela, il faut jouer serré! Line est finaude et joue à fond. Elle se trémousse, sautille le moins gauchement possible et donne l'illusion qu'elle sait danser. Elle fausserait toute une gamme, allègrement, pour danser trois pas correctement. Cela prend à plein. Applaudissements, Line est ravie.

Mentalement, elle calcule la part de ces applaudissements dont elle ne se soucie point, parce qu'ils s'adressent à son talent vocal et l'autre part qui s'adresse au sémillant et libidineux oiseau de paradis. Est-ce l'œil ou l'ouïe qui applaudit? Il arrive que le partage déçoive Line et c'est alors, la friponne, qu'elle déjouera les ingénieurs et la force de gravité. D'un mouvement sec, comme par inadvertance, elle fait en sorte qu'un sein, tantôt le gauche, tantôt le droit, sorte de son contenant. Elle feint de ne le remarquer point. Peu après, elle se penche en arrière pour que la colombe réintègre le nid et le tour est joué.

Le voltage du parterre augmente, ce qui ravit d'aise notre électricienne. Les formes des danseuses-nues du chorus, c'est du pareil au même et personne n'y prête attention, mais un centimètre carré de vedette interdite, c'est excitant. On chucote:

— « Elle est sexy pour son âge. »

— « Elle fait exprès. »

— « Je te dis que non, c'est un accident. »

Officiellement Line n'a rien vu et n'a rien fait de ce qu'il ne serait pas convenable qu'une vedette fît. Mais, au fond d'elle-même, elle s'amuse bien et se dit qu'un engagement au Casino, c'est pas le Pérou, mais ça vous stimule le moral en fin de carrière.

Demain Rome! Au revoir Pigalle sordide et puant, coin sans beauté où foisonne le métèque et son industrie. Au revoir Paris, toi, la plus belle et la moins parisienne des villes de France.

## ROME

Autant le dire tout de suite, la Ville Eternelle ne m'a pas séduit. Rome est la ville par excellence à éviter si l'on veut, en moins de deux, observer et comprendre les italiens. A Rome plus qu'ailleurs, l'ornière touristique est profonde. Impossible d'en sortir en quelques jours. On s'y sent, en circuit fermé, la proie du personnel servile des hôtels, des garçons de restaurant obséquieux, des guides exaspérants et de l'industrie touristique aux tentacules omniprésentes. Je brûle de les énumérer, les beautés de Rome dont chacune donne à l'âme son petit choc particulier, mais, dépasser en emphase et en superlatifs les textes des Guides Bleus, je sais bien que c'est impossible. Je m'en tiendrai donc aux vieilles pierres respectées, qui n'ont guère qu'une valeur sentimentale. Elles sont les Mistinguets millénaires de l'architecture romaine: c'est moins aux yeux qu'elles parlent qu'à la mémoire. Les monuments de Rome, pour la plupart, sont aux romains d'aujourd'hui, ce que le château Ramezay est aux

montréalais, c'est-à-dire une *patente-pour-touristes*, que les guides ont le devoir de dramatiser. Ces monuments survivront à la ville, celle-ci étant construite de brique friable « rougeuse et terrâtre », elle s'effrite et se désintègre un peu chaque jour. Moi, je visite les citées pour les peuples qui y logent, non pour y examiner chaque ruine, plus ou moins esthétique, qui se prend pour le Parthénon. Car, même les pyramides avec leurs quatre lignes droites ont des prétentions architecturales.

La basilique de St-Pierre de Rome par exemple. Si l'on m'accorde que l'intérieur et l'extérieur en sont moins qu'enchanteurs — est-ce un schisme? —, je veux bien convenir que l'ensemble est un joyau architectural. Je ne propose pas qu'on démolisse cette basilique: que d'or germanique volatilisé! Elle a son utilité, mais prétendra-t-on que les 192 grotesques statues de saints et de papes — l'un n'exclut pas l'autre — alignées sur ses portiques ont quelque valeur esthétique? Les énormes pilastres, sans élan et sans grâce, qui soutiennent la coupole, fallait-il vraiment six architectes, dont Raphaël, pour en régler l'envol?

Comme la chèvre, j'ai la manie d'escalader. Je n'ai donc pas résisté à la coupole. Ouvrant du tibia, j'ai conquis la coupole par le petit escalier ténébreux, « tortilleux », sordide et « catacombesque ». En haut, pour ma récompense j'ai découvert, à cheval sur la coupole, pimpant et étonnant, un kiosque Coca-Cola et une fort belle vue sur vingt siècles d'histoire.

En bas, la gent vaticane vend l'article pieux en tous coins. Aussi des Vénus complètes — bras et tête, — et des Apollons complets — sans commentaires —. Tout sera papalement béni

le soir et livré demain, sans frais, à votre hôtel. Cette bénédiction récupère rétrospectivement, pour le christianisme, les dieux grecs.

Les vendeurs et vendeuses, à commission sans doute, suggèrent en glissant le chapelet acheté, dans un grand cartonnage: « Il y a de la place pour les « petites choses » que vous aimeriez faire bénir. » Le malheur c'est que des petites choses dont on peut se passer, à de rares exceptions près, personne ne s'en encombre. Alors, imaginatives, les sentimentales américaines fourrent dans leur petit paquet mouchoirs, « panties » et stylo, mais elle n'exigent pas que le « certificat de bénédiction » soit détaillé.

Sur la place, les autocars se succèdent déversant le flot touristique. Chacun admire et s'exclame. Les incomparables mosaïques ne sont pas davantage admirées que les simples marbres des colonnes. Je reçois un choc, à la vue du costume des gardes suisses dessinés par Raphaël. En photos, cela faisait moins polichinelle, mais quand le pyjama de bandrioles multicolores vous papillote devant les yeux, vous concluez que Raphaël même, avait ses heures d'aberration esthétique.

L'architecture ne serait-elle pas le plus mal interprété de tous les arts? Ses œuvres par leurs dimensions, par leur concret, semblent à la portée de tous mais le public oublie la forme et ne voit que son impressionnante incarnation de pierre, de marbre, etc... Les plans détaillés d'une cathédrale de rêve, sur papier, n'épateront personne. Qu'on réalise ce plan, qu'on déplace les lourdes pierres, qu'on taille, polisse et assemble les concrets cailoux, alors, le plan méprisé devient chef-d'œuvre.

L'esthétique, sont-ce les victoires contre la force de gravité? Molière à l'art léger, Molière à plumes, fais place au maçon et au sculpteur à marteau! Chétif littéraire, vous ne faites pas le poids devant les titans du marteau et des massues.

Moi, je préfère aux compactes pyramides de Ramsès, les idées creuses des philosophes grecs. Creuses, logiques, séduisantes aussi.

On semble donc réagir d'autant plus à l'œuvre d'art qu'elle est plus concrète, plus volumineuse: la statue grandeur nature obtient des « Ha! » plus admiratifs que la modeste statuette. Les fresques épatent davantage que les miniatures. La même loi vaut pour la lutte où le poids lourd, à art égal, fait davantage s'extasier chacun que le poids coq.

Ne sont-ce pas les formes esthétiques immatérielles, elles-mêmes, qui sont envoûtées dans une âme de beauté et non leurs espèces concrètes, la pierre, l'or ou le bois? Ces espèces, quand les désacralisera-t-on?

Pourquoi les pierres de mon jardin seraient-elles profanes, et celles de Rome religieuses? N'ont-elles pas, autrefois, vu naître et mourir cent dinosaures? Et les dinosaures c'est autrement ancien que Romulus, Rémus et leur louve.

Pauvre Rome déchue, où l'italien obséquieux et rançonneur tracasse le troupeau docile des touristes. Les guides surtout. Ils se croient les gardiens de la culture. Pour reconquérir chaque jour ce titre, il leur faut jouer le drame devant les touristes primitifs. Chacun a son petit numéro. Au Vatican, notre guide

femelle, c'est devant le Moïse de Michel-Ange qu'elle faisait sa Sarah Bernhardt, en pensant à son petit lavage: crise d'attendrissement admiratif, lyrique et sagement exploré.

Sur les places, les cars abondent; c'est l'industrie touristique qui parade et manœuvre son matériel lourd. On traverse éternellement la Ville Immortelle, mais moins pour visiter que pour cueillir et reconduire le touriste, pour l'amener sur des places où on l'assortit par langue, par nationalité, — lapon avec les lapons — et par destination. On a du temps pour tout, sauf pour visiter. Là où le temps pèse le moins, c'est dans les magasins d'articles pour touristes: un seul passager pourra retenir un car tout entier pour quelque achat insignifiant, puisque le guide, complice, touchera sa commission.

A Rome, je dévore les kilomètres. Ce tour du monde, au fond, c'est une occasion de marcher 4 à 6 heures par jour devant des décors inattendus. C'est une occasion d'appliquer le système métrique au footing en échangeant les « milles » familiers contre d'exotiques « kilomètres ». Et Rome, malgré ses pierres sentimentales et sa brique effritée n'en est pas moins un parc incomparable où il fait bon marcher, les yeux ouverts. J'aurais dû amener Inez et ses longues jambes infatigables. Ses yeux cultivés derrière les sept collines, les portiques et les monuments, eussent découvert les spectres et les âmes même de l'Empire, de la Renaissance, des apogées à la César, des décadences à la Mussolini... Les Arcs de Titus et de Septime l'eussent atteinte en plein cœur, elle. Je parcours les rives du Tibre, le Palatin, l'Aventin et les cinq autres, les forums, les temples, la villa Borghèse et son musée, où Pauline Bonaparte, mascu-

line, raide comme le marbre, fait la séduisante sur un matelas de « marbre », moelleux à l'œil, féminin, et cédant sous le poids de Pauline, comme une molle chair sous les fers.

Sans la sollicitude bienveillante d'une sorbonnarde sympathique, peut-être que j'avale de travers le Tibre et son limon culturel. Sans cette béquille amie je trébuche sur les durs pavés de la voie appienne. A un canadien primaire, c'est à la becquée que la sorbonnarde aurait offert la roche Tarpéienne, la Renaissance, le Forum, le Panthéon et le gâteau de mariage de Mussolini. C'est bien de ce nom de Wedding Cake que les guides italiens désignent l'édifice de marbre blanc immaculé, abondamment fanfreluché, construit par Mussolini pour y loger ses administrations.

Le Concile allait commencer, et les estrades habillées de pourpre emplissaient la nef. J'ai lu avidement les éditorialistes. Tous, les non-croyants surtout, en cette vigile, ils croyaient de mise d'être conciliants: chacun n'en vidant pas moins sa rancune favorite.

L'athéisme, la plus intransigeante de toutes les religions, veut bien pardonner à Rome ses ignominies — sic — à condition, cependant, que Rome, en plus d'avoir le ferme-propos, confesse ses fautes anciennes, et de préférence, sur la place publique. Mais si la chrétienté tout entière portait les cendres de son Inquisition, de son sectarisme, de ses instants de simonie, de son rôle dans la St-Barthélémy, de la révocation de l'édit de Nantes etc... ne resterait-il pas d'empêchements doctrinaux? A ce sujet, les éditorialistes conciliants facilitent tout, en tendant au Concile des perches bienveillantes.

« Ainsi, l'infaillibilité du Pape, disent-ils, voilà une pseudo-difficulté. Le Pape s'est-il jamais, en termes clairs et nets, déclaré infaillible? Les papes sont trop intelligents pour croire en leur infaillibilité au sens que les protestants donnent à ce mot. Ensuite, ils énumèrent moult conceptions d'infaillibilité qui ne seraient pas offensantes pour les églises protestante et orthodoxe. L'infaillibilité, suggèrent-ils, cela veut dire qu'aucun fidèle ne peut errer s'il suit les directives papales. Ne faut-il pas dans toute église une interprétation officielle du dogme? Le pape, s'il se trompe, dégage la conscience des fidèles. Un militaire qui suit son général n'est jamais blâmé. C'est sans doute ce qu'a toujours voulu dire l'Eglise, et la chrétienté n'y a vu que du feu. »

En somme, l'infaillibilité dont il s'agirait ici serait celle des fidèles, du deuxième jusqu'au dernier, car le premier, lui, le Pape, serait le seul à ne l'être point. Tous les éditorialistes, même les catholiques, sont devenus théologiens, et l'on sent bien que l'infaillibilité, au fond, c'est leur attribut personnel.

Je quitterai Rome la conscience tranquille. N'y ai-je pas mis en pratique le proverbe: *when in Rome do as the romans do?* Comme les romains qui, une fois dans leur vie, visitent les trésors de l'architecture romaine, moi aussi, j'ai fait la tournée.

ALPHONSE GAGNON

WILLIE CHEVALIER

GILLES DEROME

JEAN-PAUL FILION

CLAUDE HAEFFELY

ALAIN HORIC

et

ANDRÉE MAILLET

avaient

collaboré

au

NUMÉRO PRÉCÉDENT

# AMÉRIQUE FRANÇAISE

*est distribuée par la*



**Librairie Beauchemin Limitée**



450, ave Beaumont, Montréal 15, P.Q. — Tél.: 273-5181